



HAL
open science

Le militant ouvrier, paradigme du militant

Bernard Pudal, Claude Pennerier

► **To cite this version:**

Bernard Pudal, Claude Pennerier. Le militant ouvrier, paradigme du militant. José Gotovitch, Anne Morelli. Militantisme et militants, Editions de la Vie Ouvrière, pp.13-26, 2000, 9782870033685. halshs-01377718

HAL Id: halshs-01377718

<https://shs.hal.science/halshs-01377718>

Submitted on 7 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bernard Pudal (avec Claude Pannetier).

LE MILITANT OUVRIER, PARADIGME DU MILITANT

Avertissement : initialement publié sous le titre - “**Evolution des méthodes d'analyse du militant ouvrier, archétype du militant**”, (en collaboration avec Claude Pannetier), dans *Militantisme et militants*, pp.13-26, José Gotovitch, Anne Morelli (Dir.), EVO, Bruxelles, Automne 2000, 231p. Mis à jour (notamment bibliographique) en Octobre 2016. Voir :

-**Bernard Pudal**, « **L’historiographie du communisme français depuis 1989** », *Historiographies*, François Dosse dir, 2009, Gallimard.(traduit en Allemand sous le titre *Über die Geschichtsschreibung des französischen Kommunismus* pour le *Jahrbuch für Historische Kommunismusforschung*, 2013).

-**Bernard Pudal**, « **Sociologie du militantisme** » (avec Olivier Fillieule), dans *Penser les mouvements sociaux*, Olivier Fillieule, Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier Dir. P. 163-184, La Découverte, 2010.

LE MILITANT OUVRIER, PARADIGME DU MILITANT

Introduction

Rien n’est évidemment plus difficile que de proposer une réflexion rétrospective et prospective sur les modes d’analyse *du militantisme* tant les formes de celui-ci varient suivant les groupes sociaux mobilisés, les organisations, les conjonctures et structures de mobilisation, les motifs idéologiques revendiqués, les buts poursuivis. Comme nous pensons

qu'il n'est pas de bonne méthode de dissocier la réflexion méthodologique des terrains empiriques de recherche sur lesquels elle s'exerce, nous avons choisi de proposer ces quelques remarques préliminaires en privilégiant le militantisme ouvrier, avec une attention particulière pour le militantisme communiste.

Néanmoins, cette limitation n'en est une qu'apparemment dans la mesure où le militantisme ouvrier a constitué au XX^e siècle une sorte de paradigme de tout militantisme. De même que l'engagement des intellectuels dans l'Affaire Dreyfus fut un paradigme structurant la représentation de l'engagement des intellectuels tout au long du XX^e, de même le militantisme ouvrier put apparaître comme le "modèle" du militantisme, bien au delà de la sphère d'influence du mouvement ouvrier.

Ce phénomène, particulièrement vrai pour le cas français, est attesté par les événements de Mai 68. En effet, quelque analyse que l'on fasse des événements de Mai 68, qu'ils prennent place ou non dans cette "révolte mondiale de la jeunesse scolarisée" que croyait y déceler Louis Althusser, ils attestent à tout le moins de la réussite sociale de la figure du militant ouvrier dans les représentations collectives de la contestation étudiante¹. Que cette figure ait offert un éventail de possibles (du poète ouvrier de la première moitié du XIX^e au sublime, de l'anarchiste au syndicaliste révolutionnaire ou au militant du Sillon, de ceux-ci aux communistes, socialistes, trotskistes, maoïstes ou aux révolutionnaires prolétarisés tiers-mondistes, etc.) n'entame en rien la matrice du modèle militant qui s'impose aux acteurs de Mai, lesquels cherchent la bonne forme à donner au <<prolétaire>>, ce signifiant suranné dont le signifié est alors flottant.

Qu'il annonce ou non de nouvelles formes de militantisme², celles des mouvements sociaux post-soixantuitards, dont les acteurs se déferont progressivement de leurs défroques ouvrières pour endosser des vêtements plus bariolés, mais aussi socialement plus classants (cf la nouvelle taxinomie de l'INSEE, 1982, et la place qu'y occupent désormais

¹ Ce transfert d'imaginaire fait évidemment penser aux commentaires de Marx sur les vêtements d'emprunt aux modèles de l'antiquité classique des révolutionnaires de 1789. "La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté", Karl Marx, *Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte*.

² Cf Perrineau (Dir.), *L'engagement politique, déclin ou mutation ?*, PFNSP, 1994.

les professions intermédiaires salariées), ce transfert suppose en tout cas un immense travail historique préalable de légitimation, donc de stylisation et d'héroïsation, de la figure du militant ouvrier.

Après avoir succinctement rappelé les principaux déplacements de problématique qui ont caractérisé les recherches historiennes, sociologiques ou politistes sur le militantisme ouvrier (I), nous dégagerons certaines des voies de recherche que ces évolutions ont mises à jour (II).

I) Les principaux déplacements de problématique en histoire, sociologie et science politique.

a)- De l'histoire du peuple militant à la prosopographie.

Le paradigme scientifique dominant, en histoire sociale, associait, dans les années 50 et soixante, une vision macro-historique (fondée pour partie sur le paradigme Labroussien³) et des agrégats réifiés (les "classes" sociales comme acteurs de l'histoire). De l'histoire de la grève (Michèle Perrot) à celle des mineurs de Carmaux (Rolande Treppe), de l'histoire du mouvement socialiste et ouvrier à Toulon (Maurice Agulhon) à celle des guesdistes (Claude Willard), le paradigme Labroussien permit d'intégrer une histoire militante où le groupe social fait office de héros collectif, dont les groupes militants seraient l'expression la plus consciente. Ces thèses, qui posèrent les fondements d'une histoire sociale des groupes ouvriers, furent évidemment marquées, implicitement et explicitement, par l'empathie d'intellectuels engagés eux-mêmes dans le mouvement ouvrier. D'où l'importance qui fut accordée très tôt au *militant* ouvrier, ce qui conféra aux biographies de militants une place d'entrée de jeu déterminante alors même que le paradigme Labroussien et l'école dite des Annales se défiaient plutôt du genre biographique.

Aux marges de l'histoire universitaire, dans les années d'après-guerre, la biographie des militants foisonne. L'oeuvre de Maurice Dommanget, dès l'entre-deux-guerres, est peut-être la plus représentative de ce point de vue⁴. Au coeur de la communauté historienne, le

³ J. Revel (Dir.), *Jeux d'échelles, La micro-analyse à l'expérience*, Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil, 1996.

⁴ Cf *Maurice Dommanget*, Actes du colloque international tenu à Beauvais les 6 et 7 Mai 1994, Archives départementales de l'Oise.

***Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français*, oeuvre collective d'une communauté historienne politiquement divisée, mais unifiée par son rapport au "mouvement ouvrier", en sera la réalisation majeure. Ce qui explique pourquoi le DBMOF⁵ peut-être analysé comme un "lieu de mémoire"⁶, une sorte de panthéon de papier des grands hommes du militantisme ouvrier, mais aussi des petits, ce qui explique aussi les "réhabilitations", contre une vision "dominante" marquée par la réussite du communisme (relative mais incontestable en France de 1936 à la fin des années cinquante), de figures alternatives oubliées, sous-estimées ou disqualifiées (les anarchistes de Jean Maitron, les syndicalistes révolutionnaires de Jacques Julliard, le groupe Monatte de Colette Chambelland, etc.). Les pages héroïques de l'histoire du mouvement ouvrier ou des ouvriers en mouvement seront incarnées par divers dirigeants emblématiques (Babeuf, Blanqui, Proudhon, Varlin, Lafargue, Delesalle, Pelloutier, Lenine ou Trotski, et bien sûr le Jaurès de Madeleine Rebérioux⁷, entre autres) dont la variété renvoie aux différences politiques entre historiens eux-mêmes.**

En simplifiant beaucoup, un déplacement de problématique fondamental a progressivement atteint ce paradigme dominant, à la fois cognitif, scientifique et politique. Ce déplacement de problématique a emprunté des voies multiples, variables suivant les pays et au sein de chaque pays, mais qui apparaissent aujourd'hui avoir suivi une même ligne de plus grande pente. Il a été nettement caractérisé par C. Charle dans son étude sur les "Trois âges de la biographie collective". Il s'agit de la tendance à la mise en cause progressive du substantialisme et à celle de la réification des collectifs qui caractérisaient ces travaux historiens : "Si l'on suit Bachelard et qu'on transfère son modèle de psychanalyse de la connaissance scientifique de la chimie à l'histoire

⁵ "DBMOF. Il me paraît souhaitable de revenir sur ce titre. Dictionnaire des militants a-t-on dit parfois et pour simplifier et je ne récus pas cette simplification. Il s'agit bien d'un Dictionnaire des vies d'hommes et de femmes engagés, dans la mesure où les sources permettent de les suivre, de leur naissance à leur mort, ce qui est l'exception. Mais je voudrais surtout revenir sur le terme ouvrier que j'ai toujours entendu au sens large de travailleur, manuel ou intellectuel, homme d'action ou théoricien, paysan à l'occasion, ayant exercé une action, importante ou non, de longue durée ou non, en vue d'apporter, par réformes ou par révolution, ou par les deux, plus de justice sociale et plus de liberté. Mais entendons-nous bien sur les militants qui ont été retenus : ce sont celles et ceux qui, je l'ai précisé, de 1914 à 1939 inclusivement, se sont conduits en acteurs responsables du mouvement ouvrier, qui ont assumé une tâche, même modeste, pendant un temps, même court, dans une section, une cellule, un syndicat, une coopérative.." (Jean Maitron, Tome 16, pp 14-15, 1981)

⁶ Cf Michelle Perrot, "Le Dictionnaire comme lieu de mémoire", *La part des militants*, Ed de l'Atelier, 1996.

⁷ *Jean Jaurès*, La Découverte, Gallimard.

sociale, on peut assimiler le passage de la macro à la micro-histoire sociale au rejet progressif du défaut fréquent de l'ancienne histoire sociale, le substantialisme : les classes étaient assimilées à des choses dotées de qualités intrinsèques ou à des acteurs collectifs doués d'une conscience et d'une volonté unifiée comme les grands hommes d'autrefois"⁸. Le substantialisme ne se limite pas au groupe social (la classe) mais affecte aussi d'autres catégories d'analyse qui doivent être déconstruites parce qu'elles restent en prise avec la réification des acteurs collectifs : "le" militant ; "l'adhérent" ; "l'adhésion" ; "le" parti ou "l'organisation", "la" direction de tel ou tel groupement, etc...

Si on limite son intérêt à la seule histoire ouvrière, de nombreux travaux ont participé à restituer à la construction du groupe ouvrier, dans une perspective socio-génétique, une histoire moins substantialiste. On pense évidemment à l'ouvrage pionnier de E. P. Thompson, "The making of the working class" (1963), dont la portée méthodologique ne sera comprise, en France, que lorsque les conditions intellectuelles de sa réception seront réunies (1988). Sans entrer dans le détail de ces recherches, dont Gérard Noiriel a proposé une esquisse de synthèse sous un titre délibérément en rupture avec le substantialisme, "*les ouvriers dans la société française, XIX^e-XX^e*"⁹, la perspective adoptée a profondément modifié les cadres interprétatifs des analyses antérieures. Ce renouvellement est incontestable et s'explique, selon Antoine Prost, "par l'apport d'autres sciences sociales, dont les problématiques et les méthodes ont inspiré les historiens" (science politique, linguistique, sociologie, ethnologie, etc.) et parce qu'il a "dépendu des problèmes qui ont agité la société française" (le féminisme, "l'effet 68" en matière d'analyse des institutions de contrôle social et la question de l'immigration)¹⁰.

Ce déplacement de problématique n'a pas débouché sur un nouveau paradigme historien unifié mais plutôt sur la multiplication des points de vue ou des échelles d'analyse. On peut néanmoins dégager certains points forts. En premier lieu le recours de plus en plus fréquent à la prosopographie ou aux biographies collectives¹¹ permet d'étudier des

⁸ Christophe Charle, "Du bon usage de la biographie comparée ou les trois âges de la biographie collective", dans *La part des militants*, p. 58

⁹ Gérard Noiriel, *Les ouvriers dans la société française, XIX^e-XX^e siècle*, Seuil, 1986 (réédité).

¹⁰ Antoine Prost, "L'histoire ouvrière en France aujourd'hui" dans *Historiens et Géographes*, n°350, p. 203 et suivantes.

¹¹ José Gotovitch présente ainsi son étude sur les communistes belges de 1939 à 1944, *Du rouge au tricolore*, Ed. Labor, 1992, p. 9.

groupes militants plus restreints et selon diverses perspectives. Les exploitations du DBMOF, sous l'effet des projets prosopographiques¹² qu'il autorise, s'inscrivent dans cette évolution ainsi qu'en témoignent plusieurs recherches achevées ou en cours sur les brigadistes français engagés dans les combats de l'Espagne républicaine¹³, les prêtres-ouvriers ou les militants jocistes, les intellectuels philosoviétiques¹⁴ ou les cadres et militants des années 1944-1980¹⁵, par exemple. Ce parti pris "réaliste" n'alla pas sans tensions. Les travaux de Jacques Rougerie sur la Commune de Paris, ou plus exactement sur les communards, suscitèrent la polémique tant ils purent sembler porter atteinte à l'image idéale du Communard¹⁶.

D'autre part, aux biographies ou autobiographies de militants, auparavant édifiantes, se sont substituées des biographies plus contrastées¹⁷ et des autobiographies autocritiques de militants¹⁸. Enfin, l'analyse des logiques d'agrégation des groupes militants s'est accompagnée d'un regard sur les ouvriers désormais considérés en eux mêmes, indépendamment de leur participation possible ou désirée au "mouvement ouvrier". Les travaux allemands d'Alf Lüdtke par exemple, mettant l'accent sur le <<quant-à-soi>> ouvrier¹⁹, ou la microhistoire italienne (cf les travaux de Gribaudi²⁰) en constituent de bons exemples²¹.

b) Du désintéressement à l'étude des rétributions du militantisme et des logiques des mobilisations.

¹²Cf *La part des militants*, Ed de l'Atelier, 1996.

¹³ Rémi Skoutelsky, *L'espoir guidait leurs pas*, Grasset, 1998.

¹⁴ Isabelle Gouarné, *L'introduction du marxisme en France*, Presses Universitaires de Rennes, 2014.

¹⁵ Paul Boulland, *Des vies en rouge*, Editions de l'Atelier, 2016.

¹⁶ Jacques Rougerie, *Procès des communards*, Gallimard-Julliard, <<Archives>>, 1978.

¹⁷ Cf la collection biographie de *La part des hommes* aux Editions de l'Atelier ; Jacques Girault, *Benoît Frachon, communiste et syndicaliste*, PFNSP, 1989 ; Gilles Heuré, "Gustave Hervé, cas pratique de la biographie", *Le Mouvement social*, 1999, à paraître.

¹⁸ L'autobiographie de Jean Chaintron, *Le vent soufflait devant ma porte*, Seuil, 1993, en est un exemple poignant.

¹⁹ Alf Lüdtke, "Le domaine réservé : affirmation de l'autonomie ouvrière et politique chez les ouvriers d'usine en Allemagne à la fin du XIX^e siècle", *Le Mouvement social*, Janvier-Mars 1984, p. 29-52. ; Alf Lüdtke (dir.), *Histoire du quotidien*, Editions de la MSH, 1994, 341p.

²⁰ Mauricio Gribaudi, *Itinéraires ouvriers, Espace et groupes sociaux à Turin au début du XX^e siècle*, Ed de l'EHESS, 1987.

²¹ Sur ces questions, on se reportera à Florence Weber, "Nouvelles lectures du monde ouvrier : de la classe aux personnes", *Genèses*, 6, décembre 1991, p. 179-189.

La seconde série de déplacements de problématique, que nous dissocions pour des raisons analytiques, mais aussi parce qu'elle a été le plus nettement réalisée en sociologie et en science politique, s'inscrit plus spécifiquement dans l'histoire de l'évolution des analyses sociologiques de la mobilisation et de la représentation (au sens de porte-parolat).

Avec des outillages conceptuels divers, et parfois non compatibles, c'est l'idéologie du désintéressement, qui est au coeur de la figure du "militant ouvrier", mais plus généralement de tout militantisme, qui a été progressivement révoquée en doute. Jean Maitron ne disait-il pas des militants qu'ils se caractérisent par "leur besoin inextinguible de se différencier du troupeau"...

Le "militant" tient son "aura" de ce qu'il symbolise le plus haut degré d'engagement et le plus haut degré de désintéressement. Que ce soit par le biais du paradigme Olsonien²² (cf la synthèse qu'en propose Erik Neveu dans sa "Sociologie des mouvements sociaux", 1996²³) ou par le biais d'une sociologie des rétributions du militantisme (D. Gaxie²⁴) dont l'origine scientifique peut être référée à l'oeuvre de Max Weber ou encore par le biais d'une réflexion sociologique sur les phénomènes de délégation politique²⁵ ce doute scientifiquement construit, combiné à la résistance au substantialisme, a donné lieu à l'élaboration de multiples cadres d'analyse des mouvements sociaux. Introduisant une rupture entre le militantisme et les motifs allégués par les militants, entre les militants et les groupes qu'ils représentent, ce déplacement de problématique oblige à s'interroger sur les contradictions inhérentes au militantisme. Ainsi que le souligne François Chazel en conclusion de sa discussion critique du paradigme Olsonien : " si le type d'analyse fondé sur le paradigme économique n'apporte qu'un éclairage partiel sur les phénomènes conjoints de la mobilisation et de l'action collective, il n'en a pas moins eu - et continue pour une part à avoir- des vertus critiques, par son côté décapant qui met à nu de fausses évidences sociologiques" ; le "paradoxe de l'action collective" a "assurément aidé les sociologues à mieux mesurer l'importance des obstacles à une mobilisation tenue trop

²² Mancur Olson, *Logique de l'action collective*, PUF, Paris 1978 (1^o éd., Harvard University Press, 1966).

²³ Collection Repères, La Découverte, 1996.

²⁴ Gaxie (Daniel), "Economie des partis et rétributions du militantisme", *RFSP*, 1977, p. 123-154.

²⁵ Pierre Bourdieu, "La délégation et le fétichisme politique", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1984, n°52-53.

souvent pour acquise à partir du moment où l'intérêt commun paraissait la réclamer"²⁶.

L'ensemble des relations entre les représentants du groupe ouvrier - quels qu'ils soient et quels que soient ces représentants- et le groupe lui-même devient alors "problématique" à tous les sens du mot.

Ce n'est certes pas un hasard si ces partis pris réalistes se traduisent par des ouvrages -parfois essayistes- qui, dans les années soixante-dix, s'interrogent et interrogent les investissements militants. De l'essai ethnographique d'Annie Kriegel sur les militants et permanents communistes²⁷ au petit livre de Daniel Gaxie sur *les Professionnels de la politique*, de l'ouvrage de Daniel Mothé significativement intitulé sur un mode oximorique *Le métier de militant* (Seuil, 1973) à *Qu'est-ce qui fait courir les militants ? Analyse sociologique des motivations et des comportements* (Stock, 1976) d'Yvon Bourdet, sans oublier la réédition de *Les partis politiques* de Roberto Michels (Flammarion, 1971) ou l'ouvrage de Serge Quadrupani *Des permanents des partis politiques* (Métailié, 1979), pour ne prendre que ces quelques exemples, nous sommes passés progressivement à un ensemble d'analyses qui désacralisent le militantisme ouvrier, interrogent ses "motivations", psychologisent parfois ses investissements, insistent toujours sur les enjeux spécifiques de la représentation, sur les prédispositions sociales au porte-parolat, sur les incitations sélectives ou les rétributions du militantisme.

Ces deux types de déplacements de problématiques, plutôt historiens dans le premier cas, plutôt sociologiques dans le second, ont donc progressivement abouti à de multiples recherches historiques et sociologiques sur les déterminants sociaux de l'engagement militant, soit sous l'angle d'analyses sociologiques des trajectoires militantes (enquêtes sociologiques, prosopographies et études des élites militantes), soit sous l'angle d'analyses de longue durée des formes de contestation (Ch. Tilly²⁸) fondées sur les transformations des répertoires d'action en relation au mode de construction de l'Etat moderne, soit sous l'angle d'une réflexion sur les cycles de la mobilisation collective (le cycle vie publique/bonheur privé) ou des alternatives d'action (Exit-défection,

²⁶ François Chazel, "Individualisme, mobilisation et action collective" in *Sur L'individualisme*, Presses de ScPO, Birnbaum/Leca, 1986.

²⁷ Annie Kriegel, *Les Communistes français*, Seuil, 1985 (1^o éd., 1968).

²⁸ Charles Tilly, *La France conteste de 1600 à nos jours*, Fayard, 1986.

voice-prise de parole critique, loyalty-discipline/fidélité) (A. O. Hirschman²⁹) et plus généralement sur les conditions des mobilisations collectives (Oberschall³⁰).

Ils ne vont pas non plus sans dérives : l'analogie économique qui fait du militant un être intéressé et calculateur, de l'organisation à laquelle il appartient une "entreprise", peut conduire à un ensemble d'interprétations réductrices, plus ou moins conscientes, où les intellectuels engagés dans le mouvement ouvrier sont nécessairement des "ratés" ou des "déclassés", où les militants ouvriers ne sont plus animés que par les intérêts liés aux incitations sélectives et par les divers avantages que procurent les postes, rétribués ou non, auxquels ils accèdent. Dès lors, par une sorte de spirale dénonciatrice, les héros d'hier perdent tout attrait et bien des militants, en particulier les militants et cadres communistes, et plus généralement tous ceux qui se voulaient des "révolutionnaires", ne sont plus que des hommes quelconques (A. Kriegel), cyniques et dangereux, en tout cas mus par l'illusoire désir de régénérer l'homme (Furet). Blanqui par exemple subira un tel sort³¹. Certaines pages, hier glorieuses, comme celle de l'histoire des brigades internationales, n'apparaissent plus que sous l'angle des conflits internes au camp républicain ou de leur enjeu dans les jeux des diplomaties "totalitaires" de l'époque. Les hommes de l'ombre viennent en pleine lumière, si l'on ose dire. Et le dégoût pour son objet s'affiche explicitement.

II- Des voies de recherche unifiées par le concept de représentation ?

Dans la continuité des déplacements de problématique, que nous avons grossièrement exposés, s'ouvrent de multiples perspectives de recherche qui pourraient s'unifier autour du concept de représentation. Véritable catégorie de pensée qui résulte du travail de représentation

²⁹ Hirschman. A, *Défection, prise de parole et loyauté*, Fayard, Paris, 1995 (1re édition, 1970).

³⁰ A. Oberschall, *Social conflict and Social Movements*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1973.

³¹ Maurice Paz, *Un révolutionnaire professionnel, Auguste Blanqui*, Fayard, 1984. Pour une mise au point Cf la notice sur Blanqui dans *Biographies Nouvelles*, Tome. 44 du DBMOF, 1997.

accompli par les ouvriers et par leurs porte-parole depuis le XIX^e siècle, la figure du militant ouvrier, mais aussi l'histoire du militantisme ouvrier, peuvent s'analyser au regard de cette notion. L'intérêt du concept de représentation, tel que le définit Roger Chartier, c'est qu'il permet de dépasser certains clivages disciplinaires (histoire et sociologie) et d'associer histoire sociale, histoire des mentalités ou culturelle et histoire politique :

“Avec le concept de représentation, il est possible de désigner et de lier trois dimensions qui constituent la réalité sociale. Tout d'abord, dans un sens classique, hérité de Mauss et de Durkheim, les représentations collectives qui sont la matrice des schèmes de perception, de classement et de jugement. Ensuite, les formes et les pratiques symboliques par lesquelles les groupes, les communautés, les individus donnent à voir leur identité. Enfin, la délégation à un représentant (individu, collectif, instance abstraite) de la cohérence et de la permanence de la communauté représentée. Il s'agit donc de comprendre plusieurs choses : comment des propriétés sociales peuvent être intériorisées et traduites en représentations collectives ; comment s'opère le travail de la représentation, mené sur soi-même et sur les autres pour montrer et faire reconnaître l'identité ; comment se construit la représentation politique. La grande vertu de la notion de représentation est la possibilité d'articuler l'étude des représentations collectives, celle des formes et des pratiques symboliques et celles du pouvoir et de la politique. Elle permet de penser les luttes sociales, non pas seulement comme des luttes économiques et politiques, mais aussi comme des luttes de représentation et de classement qui ont pour objet les critères de division et de hiérarchisation du monde social. La catégorie de représentation nous éloigne d'une conception figée, étroitement socio-économique, des oppositions et des conflits qui, à la fois, traversent et construisent le monde social. Elle constitue à mes yeux l'un des concepts les plus opératoires pour la pratique d'une histoire culturelle du social”. (Chartier, *Esprit*, Oct 1996).

Cette problématique de la représentation rejoint celle de l'histoire culturelle que définit Antoine Prost dans un article significativement intitulé : “Sociale et culturelle indissociablement”. (“D'une certaine manière, pour des raisons à la fois pratiques et épistémologiques qui n'ont rien à voir avec le marxisme, l'histoire culturelle est le couronnement de l'investigation. Elle vient après les autres, parce qu'il est impossible de comprendre une représentation sans savoir de quoi elle est représentation, sous peine de sombrer dans le nominalisme”, p. 145).

Ainsi compris, les militants ouvriers ne sauraient être analysés indépendamment de l'histoire économique et sociale, et de l'histoire des ouvriers en mouvement (sociologie historique des mobilisations collectives ouvrières), ces histoires elles-mêmes ne prenant sens complètement qu'en étant constamment rapportées aux constructions

différenciées des Etats modernes et aux systèmes de relations entre groupes sociaux et fractions de classe qui s'y jouent. Ils ne sauraient non plus être étudiés, ainsi que nous l'avons suggéré, indépendamment du travail social de représentation des figures du militantisme ouvrier auquel participe sur son mode propre l'histoire et la sociologie du militantisme ouvrier.

Des représentations intériorisées au travail militant de représentation

L'étude du militantisme ouvrier peut être associée aux recherches préalables sur les représentations intériorisées par les groupes ouvriers susceptibles de s'agréger, par le travail de mobilisation, dans certaines conjonctures, en un collectif. On peut lire ainsi les travaux de Jean-Paul Molinari sur les matrices d'adhésion au PCF³² ou les recherches qui se donnent pour objet le savoir et le rapport aux savoirs que les militants et cadres communistes doivent à leur scolarisation, qui les prédisposent à la fois au militantisme mais aussi à certaines formes de remise de soi dans l'institution communiste³³, ou bien encore les analyses qui mettent en évidence le virilisme ouvrier et son goût de nécessité. Ces études - celles des cultures populaires aussi bien que celles des formes de domination culturelles- qu'elles relèvent de la sociologie, de l'histoire culturelle, de l'anthropologie historique ou de la psychologie historique, peuvent seules éclairer les schèmes intériorisés - les dispositions- qui sont la matière première du travail de représentation et de mobilisation. Elles permettent d'éclairer ce qui, un peu mystérieusement, était généralement appelé "prise de conscience".

Le travail de représentation et en particulier la revendication du label "militant", variable suivant les époques, les pays et les organisations, peut alors s'analyser comme une stylisation de soi lorsque l'estime de soi s'ancre principalement dans l'activité syndicale ou politique. L'illustre cette auto-définition d'un secrétaire d'une fédération CGT qui affirmait : <<Le militant, c'est l'individu qui, d'abord a conscience qu'il a quelque chose à faire, et à faire pas d'abord pour lui tout seul, mais pour

³²Jean-Paul Molinari, *Les ouvriers communistes, sociologie de l'adhésion ouvrière au communisme*, Thonon-Les-Bains, L'Albaron, 1991.

³³ Bernard Pudal, *Prendre parti, Pour une sociologie historique du PCF*, PFNSP, 1989 ; Claude Pennetier, Bernard Pudal, "La certification scolaire", *Politix*, n° 35, Octobre 1996, pp. 69-88.

l'ensemble de la classe ouvrière. Il a conscience que l'action militante est première dans la vie. Pour moi, c'est simple, elle passe de toute évidence devant la profession puisque en définitive j'ai renoncé à ma profession pour être militant, bien que ma profession m'intéressât beaucoup. Et je mets l'activité militante aussi avant la vie familiale, quoique je ne pense pas être un homme qui néglige sa famille>>³⁴. Comme le souligne Michel Offerlé, "nécessité faite vertu, le label militant est longtemps resté la propriété des entrepreneurs <<de gauche>> qui arrivaient à stigmatiser les adhérents adverses (comitards, ligueurs, activistes..) tout en résistant aux dénonciations lancées par l'autre camp contre les militants bornés, sectaires, inadaptés car trop extrémistes et insuffisamment consensuels"³⁵. C'est dire que le titre "militant" doit être pensé relationnellement, ce qui veut dire aussi penser relationnellement et historiquement les rôles "militants". On peut envisager de le faire à la fois diachroniquement et synchroniquement.

Dans l'histoire du mouvement ouvrier, le "militant" est une figure qui pose tout le problème de l'ambivalence de celui qui re-présente (rester semblable à) et de celui qui représente (se différencie de, symbole de, etc.). Contradiction insoluble qui a son histoire : <<refus de parvenir>>, refus d'être un <<fonctionnaire>> de la Révolution, imputations de carriérisme, etc.. La configuration "Adhé/Mil/Cadres" doit être analysée de manière dynamique, à la fois comme un ensemble structuré de rôles normatifs qui prennent sens relationnellement ("sympathisants" et "électeurs" seraient à rajouter dans la constellation à prendre en compte), en définissant des figures-repoussoirs, et comme des rôles successifs plus ou moins contradictoires ou en continuité.

Avant 1914, avant que la Révolution d'Octobre n'ait "validé" le rôle de révolutionnaire professionnel, c'est la plus grande défiance qui caractérise les militants ouvriers à l'encontre des Cadres permanents (Cf Maitron, Julliard, J-L Robert) et à l'encontre des "adhérents" ou du groupe ouvrier, les uns étant suspectés de se servir en servant, les autres d'être des "têtes vides" ou des "ventres creux". Le modèle serait plutôt Adhérent/MILITANT/fonctionnaire³⁶.

³⁴ André Andrieux, Jean Lignon, *Le militant syndicaliste d'aujourd'hui*, Denoël/Gonthier, 1973, p. 33.

³⁵ Michel Offerlé, *Les partis politiques*, PUF, 1987, p. 73.

³⁶ "La perpétuité du fonctionariat est, pour moi, un danger. Un danger, parce que le fonctionnaire finit par s'imposer, peu à peu, à la masse. Ce ne sont plus les syndiqués qui dirigent le syndicat", Thuillier, Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine, dans *La Guerre*

Après 1914, effet de la Guerre, de la rationalisation du travail, du modèle bolchevique, à la discontinuité et à la valorisation univoque du militant se substitue un modèle hiérarchisé que les métaphores de la hiérarchie militaire (Staline) ou celles de l'école, viennent figurer. Les analyses de Jean-Louis Robert montrent que c'est durant la guerre de 14-18 que, tenir une permanence, devenir permanent et rester permanent vont se "coaguler" donnant une légitimité (très contestée) aux <<permanents>> syndicaux. Cette mutation, "liée à l'importance accrue de la fonctionnalité de représentation des syndicats pendant la guerre" "tient tant aux nouvelles missions de négociation et de participation à des instances diverses qu'aux exigences d'une visibilité accrue lors des grèves"³⁷ (p.130). L'analyse devrait être poursuivie après la deuxième guerre mondiale dans la mesure où l'intégration à l'Etat (en particulier à la Libération) et l'ensemble des postes directement ou indirectement subventionnés (Conseil Economique et Social, Comités d'Entreprise, Sécurité Sociale, Caisses d'Allocation Familiale, etc., puis, en 1968, la reconnaissance de la Section Syndicale d'Entreprise) ont participé à faire évoluer les représentations du militantisme professionnel, comme en témoignent aussi, indirectement les requêtes en reconnaissance qu'exprime le phénomène des décorations (Légion d'honneur, Médailles de la Résistance, etc.). Pour appréhender ces évolutions, plusieurs voies d'accès sont possibles. L'analyse de l'évolution des représentations du militantisme et en particulier des métaphores utilisées pour penser les hiérarchies militantes, ainsi que celle du vocabulaire utilisé, s'impose. Les métaphores (ecclésiastique³⁸, militaire, scolaire) peuvent introduire à l'analyse dynamique de l'espace des positions valorisées différemment suivant les structures partisans ou organisationnelles considérées, ainsi que les mots désignant les acteurs : les militants "appointés", "fonctionnaires", "permanents", "cadres", "dirigeants", "l'avant-garde"; ceux qui servent à désigner les "simples" adhérents ("camarades", "copains"), les "sympathisants" (sympathisants, compagnons de route,

Sociale, N° du 18 au 21 janvier 1911, cité par Serge Quadrupani, *Des permanents des partis politiques*, Ed Métailié, 1979.

³⁷ Jean-Louis Robert, "Les militants syndicalistes parisiens et la Grande Guerre : renouvellement ou stabilisation ?" dans *La part des militants*, p. 130., cité.

³⁸ L'étymologie du mot l'atteste assez : "Adj ; 1° : Terme de théologie. Qui appartient à la milice de Jésus-Christ. Le fidèle, toujours militant dans la vie, toujours aux prises avec l'ennemi. L'Eglise militante, l'assemblée des fidèles sur la terre, par opposition à l'Eglise triomphante (les saints, les bienheureux), et à l'Eglise souffrante (les âmes du purgatoire). 2° : Aujourd'hui, militant se dit dans un sens tout laïque, pour luttant, combattant, agressif. Caractère militant. Disposition, attitude militante. Politique militante. ETYM : Lat. militare, être soldat". LITRE, p. 560, 1866.

..), les groupes représentés (“la masse”, “les” masses, les “tièdes”, les “ventre-creux”, le “prolétariat”, les “travailleurs”, les “gens”), l’ennemi (les “gros”, les “autres”, “ceux d’en haut”, “patron”, “bourgeois”, etc..) autrement dit l’ensemble des catégories utilisées. Des analyses lexicales et de l’évolution du champ sémantique, seraient, de ce point de vue, fructueuses.

Penser relationnellement les fonctions militantes c’est aussi intégrer ces études à l’analyse plus large des “intermédiaires culturels”(A. Gramsci, M. Vovelle³⁹). C’est ici tout le problème de la professionnalisation des militants, de l’évolution des formes de professionnalisation, et des luttes de concurrences entre intermédiaires culturels jouant de clivages différents (Prêtre-religion ; militants ouvriers-classe sociale ; instituteurs-savoir/sens civique ; nouveaux-clerics : genre, racisme, etc.) qui se trouve posé. On trouvera d’utiles éléments dans l’ouvrage de Jacques Ion dans lequel sont formulées certaines hypothèses relatives aux transformations de l’espace public habermassien et aux types de militantisme qui y correspondent⁴⁰.

Les logiques socio-biographiques d’agrégation

Ces recherches peuvent être combinées aux études prosopographiques qui permettent de penser plus finement les trajectoires militantes mais aussi l’ensemble des rapports aux institutions ouvrières (syndicales, coopératives, partisans, etc.). D’une manière générale, les études prosopographiques contraignent à prendre toute la mesure d’autres clivages que les clivages de “classe” (sexe, religion, générations, métiers, matrices locales, professionnelles, etc..). Elles constituent de ce fait une autre façon de renouer avec l’histoire “totale”. Elles permettent d’objectiver des familles de trajectoires intragénérationnelles et intergénérationnelles au sein desquelles “la biographie construite”, comme “dernier moment de la démarche scientifique”, est possible⁴¹. De ce fait, les études prosopographiques ouvrent de nouvelles perspectives à la biographie. D’une manière générale, les trajectoires militantes ouvrières sont des trajectoires plus

³⁹M. Vovelle (Dir), *Les intermédiaires culturels*, Actes du colloque de Centre Méridional d’Histoire Sociale, des mentalités et des Cultures, 1978, Publications de l’Université de Provence, 1981.

⁴⁰ Jacques Ion, *La fin des militants ?*, Editions de l’Atelier, 1997.

⁴¹cf P. Bourdieu, *Les règles de l’art*, Seuil, 1992, p. 359 et suivantes.

ou moins déviantes (l'expression <<d'en dehors>> pour certains anarchistes, par exemple, l'illustre clairement). Elles relèvent par conséquent d'analyses fines d'habitus sous tension (déchirés ? clivés ? spécifiques ?) dont il faut à la fois comprendre les modes de construction sociaux et personnels (psychologiques), comme ont tenté de le montrer Luc Berlivet et Frédéric Sawicki, par exemple, dans leur étude des engagements militants (JOC puis CFTC) de jeunes catholiques, engagements fondés en dernier ressort sur des "crises identitaires" spécifiques liées à une conjoncture elle-même critique de socialisation religieuse⁴². Le recours aux schèmes d'analyse des carrières déviantes proposés par la sociologie interactionniste (Hugues, Becker) serait vraisemblablement fructueux⁴³. Des biographies approfondies, fondées sur des sources permettant d'appréhender ces postures <<déviantes>>, à l'image des études de Jacques Maître, seraient dans cette perspective des plus nécessaires. Elles posent évidemment des problèmes spécifiques de sources et d'analyse (associer psychanalyse, histoire et sociologie par exemple)⁴⁴.

Les études de biographie collective et/ou de prosopographie des groupes militants et de leurs organisations ouvrent la voie à une socio-histoire comparée qui permettrait d'isoler certains facteurs déterminants en faisant ainsi varier "expérimentalement" les situations d'engagement. Les évolutions différentes de deux partis comme le PCF et le PCI, à la fois proches et dissemblables, ne sauraient vraisemblablement s'analyser indépendamment d'une étude comparée des personnels politiques de ces partis, eux-mêmes dépendants des distances au champ politique, variables indirectes des distances culturelles des viviers militants. C'est ici -entre autres dimensions- tout le problème du rôle de la scolarisation primaire dans les pré-conditions à l'engagement qui serait à considérer, mais aussi les rapports, variables suivant les pays, qu'entretiennent les "intellectuels" contestataires avec les ouvriers. De même, les différentes possibilités "d'exit (défection)" (émigration, promotion sociale), variables suivant les pays, les régions, les périodes, pourraient être utilement

⁴² Luc Berlivet/Frédéric Sawicki, "La foi dans l'engagement (militants syndicalistes CFTC de Bretagne dans l'après-guerre), *Politix*, n°27, 1994.

⁴³ Cf Claude Dubar, "Socialisation politique et identités partisans : pistes de recherche", dans *L'identité politique*, PUF-CURAPP, 1994.

⁴⁴ Pour un aperçu de la méthode de Jacques Maître, cf "les deux soeurs", *Genèses*, 24, Septembre 1996.

pensées en relation aux formes de contestation ouvrière (voice-prises de parole critique).

Les représentations savantes

Enfin, last but not least, les représentations savantes doivent être elles aussi historicisées dans la mesure où elles ont contribué à orienter nos perceptions du phénomène militant mais aussi servi dans les luttes symboliques pour la légitimation ou l'illégitimation des militants ouvriers.

Notre trop brève esquisse des évolutions qui ont eu cours dans les études du militantisme ouvrier attire l'attention sur un problème majeur, celui des présupposés, mêlés à l'évolution des paradigmes scientifiques, de ceux qui ont étudié et étudient le militantisme ouvrier. L'histoire et la sociologie du militantisme ouvrier ont été profondément marqués par les enjeux internes au mouvement ouvrier et par les usages qui en étaient faits par les intellectuels qui écrivaient ces pages historiques ou sociologiques.

L'importance des modes d'investissement militant dont ces analyses sont l'expression partielle, souvent euphémisée, plus ou moins consciente, invitent à prendre toute la mesure de l'hypothèse selon laquelle "quand nous parlons des classes populaires nous parlons de nous mêmes"⁴⁵.

En ce sens, si "la sociologie de la production du discours sur les classes populaires fait partie des préalables absolus de tout discours sur les classes populaires"⁴⁶, une histoire sociale des analyses et des analystes du militantisme (au sens large de l'ensemble des travaux sur le mouvement ouvrier) devrait éclairer les paradigmes indissociablement politiques et scientifiques qui ont été mis en oeuvre : choix du sujet (période, problème politique sous-jacent), élection des figures emblématiques, échelles d'analyse, paradigmes privilégiés, etc.. Dans cette perspective, les analyses de Claude Grignon et Jean-Claude Passeron⁴⁷ différencient trois postures fondamentales dans les études du "populaire" : l'ethnocentrisme de classe (le "racisme" de classe), le relativisme culturel, qui part du postulat que chaque groupe social dispose d'une symbolisme culturel propre, et la théorie de la légitimité culturelle (Max Weber), qui insiste sur les effets de la domination

⁴⁵ Pierre Bourdieu, "Les usages du peuple", *Choses dites*, Minuit.

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire*, Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil, 1989.

culturelle dans les formes d'expression, de lutte et de représentation des groupes populaires, indiquant que deux dérives fréquentes sont associées aux deux dernières postures : le relativisme dérive vers des populismes multiples ; la théorie de la légitimité culturelle dérive vers le misérabilisme.

Grosso modo, les recherches sur le militantisme ouvrier oscillent entre ces différentes postures.

L'ethnocentrisme de classe, position souche, position fondamentale, s'est manifesté dès la naissance du mouvement ouvrier. On rappellera ici la belle analyse que Michel Offerlé a consacrée au personnel politique ouvrier du début du siècle et aux disqualifications dont il était l'objet⁴⁸. Le travail de représentation d'élites obscures est indissociable du travail social d'illégitimation auquel ces élites s'affrontent de manière permanente. La voie ouverte par le colloque sur "la peur du rouge"⁴⁹ gagnerait à être poursuivie. Ce racisme de classe presque à l'état pur dont les militants ouvriers furent les victimes n'a jamais fait l'objet d'une recherche systématique : de la thématique du déracinement et des intellectuels déclassés aux théories sur les foules, jusqu'aux pathologisations psychiatriques de l'autodidactisme militant ouvrier, un fil "cousu de fil blanc", si l'on ose dire, relie des discours savants reflétant à des degrés divers la panique à la fin du XIX^e que suscite la montée du groupe ouvrier et de ses militants. Pour le mouvement ouvrier, le schème-souche peut être trouvé chez Gustave Le Bon dans sa *Psychologie des foules* (1895). Le chapitre 3 consacré aux "meneurs des foules et leurs moyens de persuasion" peut être lu comme une esquisse des théories modernes des "minorités agissantes" guidées par une "foi religieuse" où l'on voit apparaître la thématique du socialisme et du communisme comme religion. Cet invariant de la rhétorique réactionnaire imprègne profondément l'imaginaire social de nombre de travaux savants dans la mesure où ne cesse de se reproduire le même fondamental ethnocentrisme de classe qui, de la loi d'airain des oligarchies de Roberto Michels aux théories du totalitarisme en passant par "<<l'autoritarisme>> de la classe ouvrière" de Seymour Martin Lipset⁵⁰, réduisent le symbolisme culturel propre des classes populaires

⁴⁸ Michel Offerlé, "Légitimation et illégitimation du personnel politique ouvrier avant 1914", *Les Annales, ESC*, 1984/4.

⁴⁹ Pascal Delwit et José Gotovitch (Dir.), *La peur du rouge*, Editions de l'Université de Bruxelles, 1996.

⁵⁰ Seymour Martin Lipset, *L'homme et la politique*, Seuil, 1962. ("l'individualité appartenant à une couche sociale inférieure aura pu, souvent dès son plus jeune âge, faire l'expérience des

et du militantisme ouvrier à l'atomisation, l'inculture, le débridement des corps et des pulsions agressives. Si aujourd'hui les formes les plus explicites de ce racisme de classe appliqué au militantisme ouvrier sont plus difficiles à percevoir parce qu'elles sont euphémisées ou qu'elles s'autorisent d'autorités savantes comme Weber et ses intellectuels autodidactes des couches négativement privilégiées, si elles sont aussi plus difficiles à distinguer parce que masquées par l'anti-communisme, elles affleurent néanmoins dès que l'autocensure se lève et sont au principe d'un goût pour l'histoire complot, d'un plaisir du dénigrement où s'exprime vraisemblablement une *culture* de la haine⁵¹.

La seconde posture, on l'a vu, est plutôt empathique à l'égard du militantisme ouvrier. Elle est sous jacente aux grandes thèses d'histoire ouvrière et au dispositif scientifique qu'édifie Jean Maitron (du DBMOF à la création du *Mouvement social*) et reflète les engagements dans le mouvement ouvrier d'historiens, alors de plus en plus universitaires. En un certain sens, la mise en oeuvre progressive d'une histoire de moins en moins substantialiste et la prise en compte des paradigmes sociologiques correspondent à l'introduction de points de vue légitimistes, oscillant eux mêmes néanmoins entre les points de vue précédents. L'histoire et la sociologie du militantisme ouvrier sont donc sous tendus par des postures fondamentales dont l'adoption réfracte les positions et les évolutions militantes des spécialistes eux-mêmes. Ce qui ne veut pas dire que les travaux d'histoire ouvrière soient réductibles à ces enjeux, certes, mais qu'on ne peut comprendre l'évolution des modes d'analyse du militantisme ouvrier sans prendre en compte aussi les évolutions contrastées des rapports au peuple militant des analystes eux-mêmes. Cette question préjudicielle peut servir de fil conducteur et les principales évolutions des modes d'analyse du militantisme s'ordonnent aussi selon une historicité qui n'est autre que celle des évolutions contrastées du "militantisme" d'intellectuels qui ont été militants ouvriers par procuration, dans leurs écrits, le sont parfois restés par intérêt, nostalgie ou conviction, ou se sont dégagés de ce type d'investissement projectif inconscient, soit pour aller chercher ailleurs d'autres terrains scientifiques militants, soit pour régler des comptes avec leur passé

punitions corporelles, de la privation d'affection dans une atmosphère alourdie de querelles et de tensions -ces conditions sont favorables au développement d'une agressivité interne qui pourra s'exprimer dans les préjugés raciaux, le penchant pour les solutions de force, ou d'intolérantes professions de foi religieuses", (p. 135). CQFD

⁵¹ Peter Gay, *La culture de la haine*, Plon, 1999.

selon de multiples modalités, dont celle du ressentiment⁵², soit pour chercher dans l'histoire du mouvement ouvrier, de ses errements comme de ses succès, une voie plus rationnelle d'analyse qui était aussi une tentative auto-analytique plus ou moins déguisée, plus ou moins consciente ou indirecte.

⁵² Arthur Koestler décrit assez clairement les contraintes qui pèsent sur la gestion d'un passé dépassé : "D'habitude, nous romantisons le passé. Mais chez ceux qui ont renoncé à une foi ou se sont vus trahis par un ami, le mécanisme inverse entre en jeu. Rétrospectivement, l'expérience originale perd de son innocence, et au souvenir, est faussée par le ressentiment. J'ai tenté, dans les pages qui précèdent, de retrouver l'état d'esprit qui fut jadis le mien -et n'y ai guère réussi. L'ironie, la colère et la honte entrent constamment en jeu ; les passions de l'époque paraissent toutes perverses, la certitude intérieure d'antan se voit transformée en l'univers clos de l'intoxiqué ; la mémoire devient chasse gardée, derrière un réseau de barbelés. Ceux qui ont été séduits par la grande illusion de notre temps, et se sont livrés à cette débauche intellectuelle et morale, sont condamnés soit à se précipiter dans une outrance inverse, soit à vivre dans un désenchantement perpétuel" (p. 76), *Les militants*, Mille et une nuits, 1997 (texte publié dans le recueil collectif *Le Dieu des Ténèbres*, ED. Calmann-Lévy, 1950) avec d'autres contributions d'Ignazio Silone, Richard Wright, André Gide, Louis Fischer et Stephen Spender).